

Discours prononcé à Médan, 1954

Armand Lanoux

Mesdames, Messieurs,

En présentation liminaire, je me permets d'offrir mon émotion au souvenir d'Emile Zola et de Mme Alexandrine Zola qui me reçoivent dans leur maison.

La plupart des biographies des grands hommes commencent avec leur date de naissance. Ici, tout nous invite à commencer une biographie inédite de Zola, après sa mort. Et la vie post-mortem du romancier est en effet prodigieuse. Elle connaît les mêmes luttes, les mêmes passions, le même déferlement d'orages. Aujourd'hui, 52 ans plus tard, non seulement cette seconde vie d'Emile Zola ne paraît pas aller vers son déclin et cette espèce de silence terrible et progressif dans lequel s'enfoncent les héros, les artistes et les saints de second rang, mais au contraire il semble bien qu'elle soit plus gaillarde, plus provocante, plus vivace que jamais.

Je vais me permettre d'ébaucher cette petite histoire d'Emile Zola, - car, cher Guéhenno, je ne sais que raconter des histoires, - depuis le triste jour d'octobre où pour lui, le soleil des Morts a remplacé le soleil des Vivants.

Une brève histoire de Zola après sa mort compose aussi une suite de plongées dans l'âme du lecteur considéré en tant qu'être unanime, qui ne peut pas manquer d'être instructive.

Quand, dans un tumulte assez spectaculaire, la dépouille de Zola entra au Panthéon, au cours de ses secondes funérailles, en juin 1908, aux accents de *La Marseillaise*, de la *Marche funèbre*, de la *Symphonie héroïque*, du *Chant du Départ* et du *Prélude de Messidor*, de son ami le musicien Alfred Bruneau, il est difficile de dire que c'était bien l'auteur de *Nana*, *Thérèse Raquin* et la *Bête humaine*, que les pouvoirs et la foule conduisaient au tombeau. Clemenceau, avec son habituelle vitesse de jugement, le dit fort bien : « On a trouvé des hommes pour résister aux rois les plus puissants ; on a trouvé très peu d'hommes pour résister aux foules, pour oser, quand on exige un oui, lever la tête et dire non. » C'était plutôt l'auteur de *J'Accuse*, l'homme qui avait dit naguère « La république sera naturaliste ou ne sera pas », que la République enterrait au cours de fastes résolument démocratiques.

La République, politiquement, apportait au grand homme le salut de la patrie reconnaissante, comme dit la formule consacrée, mais en trahissant l'artiste. Combien de triomphes, au cours de l'histoire, ressemblent à celui-ci. L'attitude pragmatique de Clemenceau ami rejoignait celle d'un Barrès ennemi, qui venait de faire campagne au Parlement contre ces funérailles nationales. Il n'y avait plus guère alors de critiques pour apprécier à sa valeur Zola romancier, et il fallut que Jaurès lui-même réponde vertement à un de ses amis, député de gauche, qui abandonnait sans scrupule l'écrivain au bénéfice du politique : « La gloire de Zola, son honneur, c'est de n'avoir pas conçu l'art à la façon de M. Barrès, comme une sorte d'étang mélancolique et trouble, mais comme un grand fleuve qui emporte avec lui tous les mélanges de la vie, toutes les audaces de la réalité ». Mais Jaurès convainquait peu sur ce point. Par un bizarre phénomène, la triomphante république radicale-socialiste que Zola avait aidée à venir au pouvoir par son attitude dans l'Affaire Dreyfus, et par le choc psychologique de *J'Accuse* reniait son romancier. Pourquoi ? Parce que, en littérature, les symbolistes l'emportaient partout sur les derniers défenseurs du naturalisme. Oui, la République avait certes choisi d'être, mais point naturaliste !

Et l'histoire post-mortem de Zola s'éclaire à l'étude d'une lutte ainsi commencée et qui n'est pas achevée. Le drame est placé dans toute sa grandeur dès le début de cette existence seconde. La progression du symbolisme et des écoles dérivées, le triomphe d'une conception introvertie de la littérature aux dépens d'une conception extrovertie, du roman psychologique devant ce roman *physiologique* dont Zola était l'inventeur, éloignèrent de plus en plus Zola de « l'intelligentsia » au cours du demi-siècle qui suivit.

Il faut comprendre sans aigreur ces fluctuations de l'opinion autour de la pensée des morts. Et c'est un phénomène universel. Quelques-uns de nos monstres sacrés les plus évidents, leur nom n'eut rien évoqué dans la pensée d'un contemporain de Zola, lors de sa jeunesse. Hé oui, Ronsard longtemps fut oblitéré par l'oubli. Zola devait ignorer le Greco s'il connaissait Goya et certainement les frères Le Nain. Stendhal n'était pas à sa place, il s'en faut. Nous mettons Stendhal sur la cheminée littéraire en chandelier pendant de Balzac. La lecture attentive de l'œuvre critique de Zola prouve que, s'il ne l'ignorait pas, il eût été stupéfait de cette équivalence qui nous semble aujourd'hui si naturelle. Regardez maintenant comme le triomphe posthume d'un Rimbaud se fait si bien aux dépens de Verlaine, comme celui de Baudelaire écrase son maître et ami Théophile Gautier.

De ces mouvements de la Bourse où se fait l'opinion, Zola devait être une première victime, le Zola écrivain. On avait momifié en demi-dieu le politique merveilleusement efficace de *La vérité est en marche*, on en sacrifia plus allègrement l'artiste.

A la mort de Zola, plusieurs courants partagent la littérature. Un nouveau classicisme veut triompher avec Maurras et Paul Valéry, le symbolisme meurt en se cherchant des métamorphoses qui grouillent autour de cet admirateur tellement inattendu de Zola qu'est Guillaume Apollinaire et qui exploseront, prématurément mûrs par la guerre de 14, vers 1917, à Zurich avec Dada. Et le naturalisme va tenter de se reconstituer une doctrine plus métaphysique avec Duhamel et surtout Jules Romains. C'est autour de Jules Romains que va survivre non la pensée artistique de Zola mais une certaine manière de considérer les rapports de l'artiste avec l'existence d'un monde extérieur. Il suffit de penser à la préface de ce grand roman que composent *Les Hommes de Bonne Volonté* pour voir ce que Romains doit à Zola et comment il a construit son roman en fonction des faiblesses de structure des *Rougon-Macquart*. Il est même intéressant de remarquer à quel point le romantisme profond, biologique de Zola, cette puissance d'imagination qui créa le Voreux de *Germinal* et la Lison de la *Bête humaine*, se continue souterrainement dans l'unanimité de Jules Romains, homme si peu romantique. C'est par le biais des groupes humains, doués d'une personnalité différente de la somme des êtres qui les composent, que le romantisme de Zola se perpétue dans l'unanimité.

Mais si l'unanimité permit le triomphe rapide de ses maîtres, la doctrine était trop légère, de base trop étroite et probablement aussi trop entachée de « canular » juvénile pour durer en tant qu'école.

Peu avant la guerre de 14, dans la pulvérisation des groupes et des tendances, dans une anarchie grandissante, le naturalisme perd de plus en plus de substance, et la figure de Zola commence à s'effacer avec lui. C'est l'épreuve bien connue, l'épreuve terrible du tunnel que Zola aura désormais à passer, ce tunnel où nous voyons aujourd'hui s'enfoncer sans pouvoir dire vraiment avec certitude ce qu'il adviendra d'eux, un André Gide, un Giraudoux, ce tunnel dont un Anatole France ou un Barrès ne sont pas encore tout à fait sortis.

Par un phénomène bien connu de l'histoire littéraire, la guerre aggrave la vitesse des mouvements d'idée.

Il n'y a plus de naturalisme, plus d'unanimité. Il n'y a plus que des formes plus ou moins personnelles d'un réalisme, dont les dernières métamorphoses seront le populisme, la littérature prolétarienne, le réalisme poétique et le réalisme social. Certes, la guerre de Quatorze apporte dans le roman notamment des chefs-d'œuvre qu'un Zola n'aurait pu

désavouer, des chefs-d'œuvre qui découlent directement de lui et de son naturalisme. *Les Croix de Bois*, par exemple, *Le Feu* de Barbusse, dont ce ne serait pas trahir la mémoire que de dire qu'il était presque un disciple de Zola, et *Verdun* et *Prélude à Verdun*, mais ce sont des triomphes isolés. La guerre a apporté aux jeunes hommes la révélation de l'absurde. Il faudra une seconde guerre d'ailleurs pour la préciser littérairement et philosophiquement. Mais cette présence est là. Toute l'histoire littéraire de l'entre-deux-guerres est celle de mouvements successifs de révolte contre l'absurdité du monde, révoltes anarchisantes, volontaires, dérisoires, révoltes ricanantes de défi à l'Intelligence qui n'avait pas su éviter ça. Certes, j'entends bien, l'histoire littéraire de cette entre-deux-guerres n'est pas tout entière contenue dans la filiation Apollinaire-Dada-Surréalisme. Certes, il y a eu tous les individus qui ont continué comme si ceci n'existait pas. Et certes, il y a eu la fidélité des amis de Zola.

Je ne parlerai pas ici, famille, amis, disciples, de ce noyau de défenseurs naturels de Zola qui se retrouvaient tous les ans à Médan. Ceux-là continuaient à défendre Zola, et avec quelle énergie, mais enfermés dans leur propre noyau d'amitié chaude, ils étaient au fond mal placés pour sentir les fluctuations de la haine et de l'oubli, les grands reflux qui tentaient d'emporter leur maître. Mais il n'en demeure pas moins que l'époque s'éloignait, que son intelligentsia répugnait de plus en plus à défendre les écrivains qui tenaient absolument à continuer à considérer comme importante l'existence d'un monde extérieur et de ses problèmes. Un Dabit par exemple, et tout le populisme, ne peuvent rien changer à l'image générale d'un monde traumatisé qui, de 1917 à 1939, cherche surtout sa nourriture dans la révolte, ou dans la rêverie, le plus souvent dans la subjectivité, l'intériorité, le monde intrarétinien, le monde de Proust à Kafka et à André Breton.

La littérature, dans sa lignée générale, dans ses mouvements est devenue largement introvertie.

Dans cette évolution, quand Zola n'est pas oublié, il est bafoué, attaqué, tourné en dérision à cause justement de ce qui le caractérise : son extroversion.

Cependant des résistances spontanées sont nées. Et c'est d'abord celle de la foule.

La foule avait été, durant la vie de Zola, sa principale interlocutrice, soit qu'elle l'influencât dans sa vie personnelle, soit qu'elle l'insultât dans sa vie politique. Elle avait été à l'origine de ses premières émotions d'enfant. Elle avait avoué à une mort ignominieuse « Il signor Emilio Zola ». Et c'était encore elle qui, lors des premières obsèques au cimetière Montmartre, en 1902, avait crié le titre du chef-d'œuvre du mort : « *Germinal*, *Germinal* ! » devançant ainsi, dans sa conscience obscure, les jugements de l'avenir. Elle l'avait fasciné, insulté, adoré, haï. C'est elle qui allait faire survivre l'écrivain, en dépit des diktats d'une « intelligentsia » tournée tout entière vers d'autres thèmes et d'autres modes d'expression. Tandis que Zola, de 1902 à 1952, continuait à être lu par les abonnés des cabinets de lecture, des bibliothèques municipales, des acheteurs des collections populaires, les pauvres en somme, tandis que l'étranger tout entier, de l'U.R.S.S. aux U.S.A., continuaient à le considérer comme un maître exemplaire et à s'inspirer de lui, le renom de l'écrivain s'engloutissait en France sous le mépris des principes de la critique, l'universitaire rejoignant sans vergogne une avant-garde toute préoccupée de Rimbaud, de Proust, d'écriture automatique, de relativité, de psychanalyse et d'introspection. L'étranger n'accepta pas plus le déclin apparent de Zola, qu'il n'avait accepté naguère la culpabilité de Dreyfus. Tandis qu'en France, le nom de Zola descendait pour le plus grand nombre de ceux qui font l'opinion, au dernier rang de l'opprobre littéraire, jusqu'à devenir une injure redoutée entre les mains des critiques, la foule résistait sans répondre, et l'étranger donnait une nouvelle génération de romanciers tous axés sur la doctrine même de Zola. Le fait est extraordinaire. Lawrence, en Angleterre, Hemingway, Faulkner, les Caldwell, Steinbeck, Miller aux U.S.A., Ignacio Silone, Alberto Moravia, Pio Baroja, Liam O'Flaherty, Knut Hansum, Panaït Istrati et tant d'autres avec un Maxime Gorki retrouvaient des variantes individuelles du naturalisme.

Double insurrection qui mijote contre la dictature de cette littérature qui ne marche pas et préfère *Germinal* ou *Les Misérables*, voire Alexandre Dumas et George Sand, aux jeux merveilleux mais obscurs des irisations sur les paupières du surréalisme ou de Cocteau, et celle de *l'étranger* qui prépare une nouvelle invasion du marché français avec des romanciers nés de Zola. On verra cela déferler en 1945.

On comprend mieux ce que je veux dire maintenant quand je signale qu'entre 1930 et 1940, à part ceux qui, par doctrine, se déclaraient ouvertement les successeurs du romancier de Médan, de Romans à Céline, à part vous qui commencez à triompher maintenant parce que vous avez eu raison à contre courant, il ne restait plus au père de *l'Assommoir*, dans l'intelligentsia, que quelques défenseurs isolés, dont les jugements étaient pris pour des boutades. Ainsi Albert Thibaudet et André Gide, le premier s'expliquant techniquement, avec sa merveilleuse lucidité critique :

C'est un style grossièrement épique par les lieux communs, les épithètes prévues, la redondance des mots, des clartés d'explication, épique par la prépondérance de la description, des ensembles, des groupes, des êtres collectifs, épique par l'adoption qu'en a faite une certaine partie évoluée du peuple, l'instituteur, l'ouvrier instruit ...

Et le second s'indignant vertement :

Je tiens le discrédit actuel de Zola pour une monstrueuse injustice qui ne fait pas grand honneur à nos critiques littéraires d'aujourd'hui. Il n'est pas de romancier français plus personnel ni plus représentatif.

Et puis, ce fut la seconde guerre.

La première avait jeté dans la révolte surréaliste les plus doués de ses jeunes hommes. Les Desnos, les Paul Eluard, les Breton, les Aragon et tant d'autres. Le traumatisme de l'absurde avait été terrible mais s'était traduit, soit par l'adhésion à une révolution politique, soit par l'absurde lui-même. La seconde guerre allait transformer cet absurde en une philosophie. L'existentialisme né entre les deux guerres allait se développer prodigieusement. Je ne voudrais pas entrer dans le détail d'une discussion métaphysique, mais comment ne pas voir que l'existentialisme avait un caractère absolument sain de prise de conscience, de retour à l'existence du monde extérieur. C'était une rupture presque totale avec l'introversión. Comment ne pas voir que Sartre par certains côtés et jusque dans l'écriture est un continuateur d'Emile Zola :

Une guerre avait apporté l'absurde en littérature, une autre le remporta. Le terrain redevenait favorable pour Zola, toujours vivant. Une certaine littérature de l'après-guerre rejoignait le grand courant de *l'homme physiologique* créé par Zola et rejoignait la foule, toujours fidèle.

Cependant, les justices ne se rendant pas si vite. Ce n'est que vers 1950, et ceci malgré l'arrivée au pouvoir, en littérature comme en politique, en 1945, d'une nouvelle république qui eût dû se réclamer logiquement de Zola, que la situation évolua. Les triomphes du cinéma, de Jean Renoir à Marcel Carné, les fêtes officielles du cinquantenaire, l'exposition de la Bibliothèque Nationale, le regain de la vente, les reproductions en livre de poche, et la publication de toute une série d'essais consacrés au maître de Médan, de Jean Fréville à Marc Bernard, déterminèrent un courant tel qu'il semble que, pour Zola (comme pour Hugo, il y a une dizaine d'années), la situation se soit maintenant retournée.

Si l'on considère sur le plan littéraire pur cette longue défaveur, elle s'explique aussi par le triomphe du symbolisme que défiait déjà Zola de son vivant, au point de lui faire dire : « Si j'ai le temps, je ferai, moi, ce que veulent faire les symbolistes », au point de changer même le cours esthétique de son œuvre. Ses derniers romans subissent la pression extérieure du symbolisme. Ce symbolisme et ses descendant ont régné jusqu'à nos jours, par l'intermédiaire des écoles dérivées, et de leurs critiques. Oui, nous venons de subir un demi-

siècle de dictature littéraire de l'*introversion*. Le grand duel Barrès-Zola a pris cette forme et s'est continué au-delà de la mort de Barrès et au-delà de la mort de Zola. Mais, voici que cette littérature introvertie éclate de toutes parts. Voici que de jeunes romanciers, chaque année plus nombreux, acceptent l'existence du monde extérieur au point d'y choisir leurs sujets, de Hervé Bazin à Serge Groussard, d'Emmanuel Roblès à Georges Arnaud, de Pierre Gascar à Pierre Boule, et bien d'autres. Voici qu'ils rejoignent spontanément la foule et cet *homme physiologique* qui nous est revenu si bizarrement par-dessus l'Atlantique.

Et ceci est même assez net maintenant pour que l'on tente déjà d'être objectif.

J'aime Proust et j'aime Jarry, et j'aime Baudelaire et Lautréamont, et j'adore Nerval. Mais je pense bien que nous sommes de plus en plus nombreux à considérer avec scepticisme et une pointe d'ironie les images que l'on nous donne encore de Saint Sade et de Saint Rimbaud. Saint Sade et Saint Rimbaud, priez pour tous nos petits Genets. Eh bien non, tout ceci est dépassé. Pire, démodé ! *Les excès d'hier s'apaisent* et nous regardons avec une certaine froideur cette galerie d'introvertis suspects, dont je ne conteste pas les talents irremplaçables mais dont les vertus d'exemple me semblent de moins en moins probants et de moins en moins nécessaires.

Et c'est une manière de miracle que nous offrent ces anniversaires cinquante, de la mort d'Emile Zola. Il ne devient plus honteux, signe de gâtisme intellectuel ou de débilité mentale, d'aimer certaines parties de l'œuvre de Zola et de les situer très haut. Ceci me paraît le signe le plus évident, avec la réhabilitation, hé c'est le mot, de Victor Hugo, du déclin de cette dictature post-symboliste qui dura un demi-siècle. Il est redevenu possible à un homme sensible et cultivé d'aimer à la fois Proust et Zola, ces génies des antipodes. Cinquante ans après sa mort, Zola entre vraiment dans l'histoire.

La grammaire traditionnelle veut que l'on réserve le *Monsieur* suivi du patronyme aux vivants, et que cette appellation disparaisse avec la mort. Pour moi, vous restez Monsieur Zola. Monsieur Zola, vous avez choisi naguère une existence dans laquelle, selon le mot de Stendhal, le Soleil des Morts avait sa place. C'est une idée qui est devenue un peu étrangère à beaucoup d'entre nous, que la Gloire soit le Soleil des Morts ! Ce sont ceux qui pensent ainsi qui ont tort, et c'est vous qui aviez raison, Monsieur Zola. Monsieur Zola vous avez parié pour le Soleil des Morts, vous lui avez sacrifié la paix, le confort intellectuel, les joies du nonchaloir, en somme une bonne partie de votre existence. Vous avez gagné votre pari. C'est une de vos grandeurs et une de vos leçons : cherchez dans l'homme quelque chose qui le dépasse, et qui le prolonge, cinquante-deux ans après votre départ, votre nom demeure, et la plus grande part de votre œuvre, et tout votre exemple de courage intellectuel. Pour vous, le Soleil des Morts n'a jamais si bien brillé. Bonjour, Monsieur Zola !